

H-France Review Vol. 21 (November 2021), No. 204

Julien Zanetta, *Niveurmôrre : Versions françaises du Corbeau au XIX<sup>e</sup> siècle*. Genève : Librairie Droz, 2020. xxviii + 217 pp. Illustrations, bibliography, and index. €26.50 (pb). ISBN 978-2-600-06031-8 ; €21.21 (pdf). ISBN 978-2-600-16031-5.

Compte rendu par Virginie A. Duzer, Pomona College.

Le projet de Julien Zanetta est d'emblée original : il donne à lire, par ordre chronologique, seize traductions françaises dix-neuviémistes du *Corbeau* d'Edgar Allan Poe, en les accompagnant d'un bref commentaire. Le recueil s'ouvre sur une longue introduction, présente la reproduction du poème de Poe, s'accompagne d'un livret central de belles illustrations, et l'on y trouve également, en fin de parcours, une reproduction de la traduction que Charles Baudelaire fit de la « Philosophy of Composition » et qui explique la genèse du poème.

Dès la page de garde, Stéphane Mallarmé et Charles Baudelaire sont mis en exergue, par le biais de citations : le premier louant l'efficacité d'un « Niveurmôrre » en onomatopées, le second rappelant que la « traduction de poésies » ne saurait être qu'un de ces idéaux inatteignables propres au rêve.<sup>[1]</sup> Entre nos deux poètes, reconnus et célébrés qui sont évidemment ceux à qui l'on pense lorsqu'il est question de l'adaptation en français du *Corbeau* de Poe (aussi la couverture de l'édition Droz présente-elle une esquisse de ce corbeau signé Edouard Manet qui accompagna les vers de Mallarmé), deux versants de la question de la traduction sont déjà évoqués. S'agit-il de rendre compte des sons originaux, et de parvenir à les transcrire en français en recréant des vers et des rimes, ou bien de jouer le jeu de l'impossibilité de ce « rêve caressant » que serait la traduction ?

C'est *in medias res* que Julien Zanetta nous fait découvrir, en son introduction, cet hiver new yorkais de 1844 si froid où naquit le mythique poème d'Edgar Allan Poe : « Tout y est : l'amour, le drame, l'effroi, une gamme d'émotion se succédant à une rapidité unique, amusement, peur, colère, dépit, joie, mélancolie, haine, regret, émerveillement » (p. 11). Et surtout, ces « cent-huit vers et dix-huit strophes » peuvent être parcourus par le lecteur « en une séance ininterrompue, bien assis dans son fauteuil » (p. 11). Du succès immédiat du poème, il est aussi question, ainsi que de la manière dont le poète lui-même se prit à expliquer avec grande minutie « comment ce poème a été écrit...quels partis pris *logiques* se sont imposés à lui afin de produire sur son public le plus grand *effet* possible » (p. 12).<sup>[2]</sup> Tant et si bien que l'on finit par croire à une mystification.

Neuf années plus tard, en 1853, la première traduction française, demeurée anonyme, fut sollicitée par Auguste Poulet-Malassis. Et par la suite, « [e]n moins de quarante ans, une quinzaine de traductions fleurissent » signe que le poète s'est parfaitement adapté « au paysage littéraire

français » (pp. 13-14). D'ailleurs Baudelaire, qui se voudrait « servilement attaché à la lettre » éprouve-t-il une forme d'« [é]piphanie négative » en découvrant Poe, puisqu'il n'est pas tant le nouveau ou l'autre que celui qui lui ressemble : « j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais *des PHRASES* pensées par moi et écrites par lui vingt ans auparavant » (l'emphase est de l'auteur, p. 14).[3] Quant à Mallarmé, rêvant à une idéale transposition qui calquerait ce poème si fascinant pour lui, il semble que sa traduction « *mallarmise Poe* » (p. 15).[4] Au sujet de ce jeu des partages et des copropriétés que sous-tend tout travail de traduction, Julien Zanetta rappelle judicieusement la proposition d'Yves Bonnefoy, selon qui le poème de Poe serait d'avantage présent dans d'autres œuvres de Baudelaire et de Mallarmé que dans leurs traductions « officielles » ; de sorte que « la Chambre double » ou le « Sonnet en -yx » rendraient finalement compte de l'esprit du *Corbeau* (p. 16). D'ailleurs le « Jamais, peut-être » de l'apostrophe baudelairienne à la passante ne serait-il pas une autre forme du si célèbre « nevermore » ?

Le poème traverse l'histoire littéraire française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et comme la « génération qui succède à Baudelaire a élu le poète des *Fleurs du mal* comme maître », Poe « devient l'extension immédiate de cette passion » (p. 16). Un peu plus tard, c'est Mallarmé qui reprend le flambeau et « la figure d'Edgar Poe est devenue [si] légitime dans la République des lettres françaises » que « [l]a génération symboliste cite le poème constamment, [que] Villiers de l'Isle Adam l'apprend par cœur » (p. 17), Et pour Julien Zanetta ce serait la méthode de composition du poème, sur laquelle il revient longuement dans son introduction, qui expliquerait « l'ensorcellement » inter-générationnel pour ce *Corbeau* s'apparentant presque à la figure de proue d'une avant-garde (p. 18). Ajoutons que Paul Valéry et Marcel Proust sont aussi présents dans l'introduction de *Niveurmôrre*, tels les représentants ultimes d'un engouement pour Poe toujours pérenne au siècle suivant. La méthode développée par le poète aurait même influencé l'architecture de la *Recherche* à la manière de cette formule proustienne où début et fin miroitent symétriquement : « je viens de commencer--et de finir--tout un long livre » (p. 27).[5]

En reprenant et présentant ces seize traductions d'avant 1900, Julien Zanetta permet de dépasser le duo Baudelaire-Mallarmé, afin de réfléchir, loin des grands « phares » les plus célèbres, à ce qui fait que l'on puisse considérer une traduction comme réussie, tout en n'oubliant pas que « chaque poète *répond* à Poe à sa propre manière et lui offre, avec sa langue, son expérience » (p. 28). Au jeu des influences, ne trouve-t-on pas des accents hugoliens sinon lamartiniens au cœur de certaines de ces traductions de Poe ? D'autres n'ont-elles pas un caractère biblique, voire sanglant sinon gothique ou fantastique ? Qu'il y ait ou non littéralisme, que le discours poétique soit direct ou indirect, ces traductions n'offrent donc pas toutes à leur lecteur le même cadre contextuel. Stylistiquement, la première grande décision a trait à la forme, que les traducteurs préfèrent la prose aux vers, et qu'ils choisissent ou non de faire rimer leur adaptation en langue française. Et puis le poème de Poe présente également des « défis », puisque « les expressions idiomatiques et leurs connotations » hésitent toujours entre précision et vague (p. 28).

S'arrêtant sur ce qui, de ce poème, semble le plus tenace, Julien Zanetta en vient à consacrer toute une partie de son introduction à l'adverbe « Nevermore », en la capacité qu'il aurait à faire « croasser l'ineffable »--et cette forme d'essai dans l'essai qui s'appuie sur des micro-lectures stylistiques pour rendre compte de la figuration poétique de l'acte de lecture, est à nos yeux la partie la plus réussie de l'aventure. C'est pourquoi, plutôt que de la résumer et de risquer de faire perdre de sa tenue à l'ensemble, nous préférons renvoyer directement les amateurs de belles analyses aux pages indiquées ici (pp. 30-36).

Quant aux illustrations du carnet central, elles sont accompagnées d'une petite présentation, également proposée dans l'introduction, afin de mettre en avant les liens évidents entre littérature et histoire de l'art. Le fait que ces images soient présentes, comme le sont les seize traductions, est fort louable—mais nous regrettons que ces gravures et ces toiles soient analysées toutes ensemble dans l'introduction et non pas indépendamment, au cœur de l'ouvrage, à la manière des traductions. Mais sans doute les traductions visuelles ne sont-elles pas encore parvenues à avoir un statut similaire aux traductions en mots. Et cette brouille de choix éditorial est la seule et unique critique que nous adresserions au travail de Julien Zanetta.

Au bout du compte, ce *Niveurmôrre* constitue un de ces ouvrages d'érudition dont on se demande pour quelle étrange raison il n'a pas été inventé plus tôt, tant il est salutaire de le parcourir. D'ailleurs ce quasi-« manuel » devrait-il être conseillé à tous les étudiants en littérature française ou comparée de nos universités.

## NOTES

[1] Voir en page 7 : « Une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées, peut être un rêve caressant mais ne peut être qu'un rêve » (Charles Baudelaire, *Œuvres complètes* [Paris : Gallimard, 1976], 2 : 336). « Le 'Jamais plus' fait un effet immense en américain : il se dit 'Nevermore' qu'on prononce 'Niveurmôrre'. C'est un des plus beaux mots anglais par son idée si triste, et c'est un son lugubre qui imite admirablement le croassement guttural du sinistre visiteur. Voici pour les mots : chacun juge du cœur » (Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes* [Paris : Gallimard, 2003], 2 : 800).

[2] Si l'on en croit sa « Philosophy of Composition », Poe—que traduit Baudelaire—semble vouloir qu'il y ait mystère, étant donné qu'il est avant tout question pour lui de « faire voir aux gens du monde quel labour exige cet objet de luxe qu'on nomme Poésie. » Et il explique « Après tout, un peu de charlatanerie est toujours permis au génie, et même ne lui messied pas. C'est, comme le fard sur les pommettes d'une femme naturellement belle, un assaisonnement nouveau pour l'esprit » (p. 198). Le hasard n'a pas sa place lorsqu'il s'agit de produire un effet : « S'il est une chose évidente, c'est qu'un plan quelconque, digne du nom de plan, doit avoir été soigneusement élaboré en vue du dénouement, avant que la plume attaque le papier » (p. 199). Les citations précédentes font référence à la pagination de l'ouvrage de Julien Zanetta, qui reproduit ce texte, et l'explique également profusément dans son introduction pp. 19-27.

[3] Charles Baudelaire, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1976), 2 : 386.

[4] Sur la question de Stéphane Mallarmé traducteur, nous renvoyons également à Virginie Pouzet-Duzer, « Not a book of one's own: the *Contes indiens* and Mallarmé's silken self », *Image [&] Narrative* [e-journal] 10 : 2 (2009) : [http://www.imageandnarrative.be/l\\_auteur\\_et\\_son\\_imaginaire/Duzer.htm](http://www.imageandnarrative.be/l_auteur_et_son_imaginaire/Duzer.htm).

[5] Le passage est extrait d'une lettre à Madame Strauss citée par Luc Fraisse : Luc Fraisse, « Méthode de composition, Marcel Proust lecteur d'Edgar Poe », *La Revue des Lettres Modernes* (Paris : Lettres Modernes, 1992), p. 41.

---

Virginie A. Duzer  
Pomona College  
Virginie.Pouzet-Duzer@pomona.edu

Copyright © 2021 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172